

Éthiopie - Septembre 2011

Les tribus du miel

Symbole de diversité culturelle et d'une nature positive, la vallée de l'Omo s'est ouverte il y a 10 ans au tourisme de masse. Le développement rattrape l'un des derniers espaces vierges d'Afrique. Les routes se construisent et la vallée est accessible aux investisseurs. Un troisième barrage est en construction sur le fleuve, un pont près du lac Turkana va bientôt relier l'Éthiopie au Soudan. Le pays rêve de réussite à la brésilienne et un énorme projet d'agriculture intensive d'exportation est en cours de réalisation sur les rives du fleuve. 300 000 hectares de canne à sucre, 5 usines de traitement vont définitivement transformer le mode de vie des ethnies de la vallée. Pourtant les peuples de l'Omo recèlent encore bien des mystères. Ils élèvent des vaches et des chèvres, installent des ruches dans les arbres.

Dans l'extrême sud de l'Éthiopie, dans la mythique vallée de l'Omo, les tribus d'éleveurs semi-nomades dévoilent un aspect méconnu de leur culture. Les ruches, le miel et l'hydromel participent à tous les moments importants de la vie. Agriculteur depuis seulement 10 ans, le peuple Bana vit encore selon ses traditions millénaires de tribu semi-nomade. Pour combien de temps encore ?

« C'est mon parrain qui m'a offert ma première ruche. Aujourd'hui j'en ai 7 mais j'en ai eu jusqu'à 30. »

Oïta WOUBINÉ, Laloumba de son nom d'initié, la quarantaine – il est né avant le régime communiste de Mengistu, à la fin du règne de l'empereur Haïlé SÉLASSIÉ - connaît les fleurs où les abeilles aiment butiner et la couleur des miels que chacune produit. La tradition Bana raconte que si l'on croise un essaim en vol, il faut claquer des mains pour que les abeilles viennent s'installer dans votre ruche.

Oïta vit dans une case ronde au toit de chaume avec sa femme Nuo et ses 7 enfants. Ils dorment sur des peaux de vache tannées. Leur case, entourée d'un champ de maïs, leur a été concédée par l'État il y a dix ans. Les quelques chèvres et vaches de la famille, parquées dans un enclos, sont sous la responsabilité des enfants mâles. Près de la route nationale, récemment goudronnée, qui mène à la préfecture de Jimka, se dresse un arbre avec une ruche. Mais Oïta ne possède ni l'un ni l'autre. La propriété des arbres qui portent les ruches est bien antérieure à celle de la terre chez ce peuple de tradition nomade.

De sa jeunesse, Oïta me raconte qu'il a été orphelin de père assez jeune et élevé par sa belle-mère appartenant à l'ethnie Karo. C'est peut-être de là que lui vient son ouverture d'esprit. Adolescent, il ne s'intéresse pas seulement au bétail mais aime rencontrer les étrangers, les chauffeurs de camions et mineurs qui logent près de la route. Il se fait une réputation d'homme ouvert sur le monde et son humour d'orateur né, sa connaissance de l'amha-



rique, la langue officielle du pays, lui permettent de devenir l'intermédiaire de son peuple auprès de la société éthiopienne. Un jour où il part vendre un fusil et quelques bêtes au village des agriculteurs de la tribu Ari, il rencontre la fille de l'homme à qui il a vendu les vaches. En rentrant chez lui, il se rend compte qu'il est amoureux et part tenter sa chance auprès de Nuo, lui parler, la séduire. Après un échange de promesses, Oïta demande la main de Nuo à son père qui accepte car il aime bien ce jeune homme dégingandé à l'humour facile, mais la mère de Nuo refuse énergiquement. Ce jeune sans terre, ce bon à rien, beau parleur sans troupeau, n'épousera pas sa fille. Nuo, conquise, accepte de suivre Oïta et s'enfuit avec lui. Après deux années, la mère de Nuo accepte l'union et le couple s'installe. Oïta verse en dot la somme de 250 dollars US de l'époque, 4 vaches, 6 chèvres et 4 grandes jarres de miel.

Le couple fonctionne jusqu'à ce que, signe des temps, Nuo rencontre un autre homme dans un stage d'enseignement pastoral et qu'elle ait une liaison... L'histoire d'Oïta et de Nuo n'est cependant pas finie. Ils s'aiment encore, même si le caractère insouciant et bravache de l'homme Bana énerve parfois la mentalité pragmatique de cette fille d'agriculteur. Les temps changent, la modernisation de la vallée, les infrastructures et l'accès à l'éducation entraînent un nombre croissant de divorces, signe d'autonomie croissante des femmes. Les hommes Banas, traditionnellement polygames, épousent de plus en plus souvent des femmes extérieures à leur tribu, des filles d'agriculteurs, pour s'adapter à la société en marche.

La nuit tombe sur le campement d'Oïta à Interey, à l'extrême sud de la vallée de l'Omo. Je monte ma tente. La nature est magnifique. L'orage gronde au loin et les éclairs illuminent le ciel et les collines au loin, au bout du haut plateau. C'est le début de la saison des pluies. Le maïs et le sorgho ne sont pas encore hauts. On voit d'autres cases et le bâtiment de l'école. Les jeunes hommes sortent les arcs et les flèches empoisonnées pour tuer les babouins qui attaquent la nuit les troupeaux,

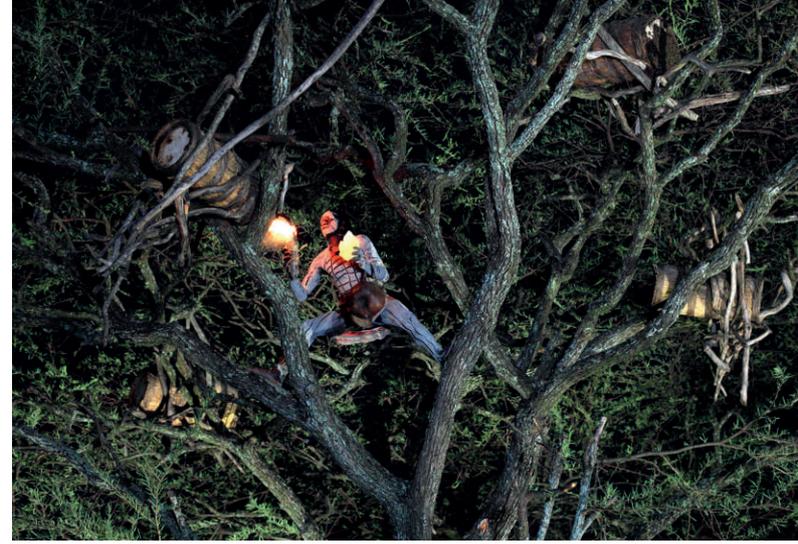
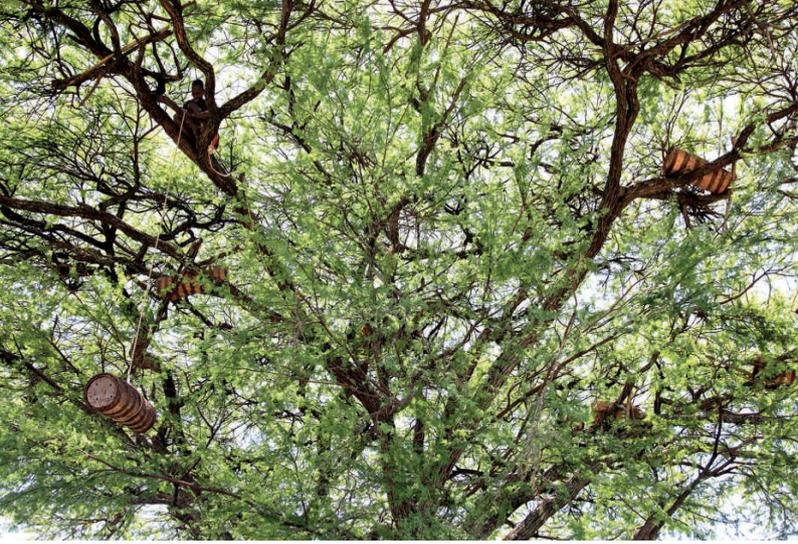
à la recherche d'une proie facile à dévorer. Les Banas tuent les singes, non pour les manger, mais pour protéger leurs chevreux. À la lumière du feu de bois, assis sur le sol de la case, autour d'unealebasse de bière de sorgho fermenté, Oïta me présente son voisin Sabi. Demain, nous irons en brousse installer de nouvelles ruches et récolter du miel.

Les hommes avancent sur les sentiers de chèvres, courbés sous le poids des ruches sanglées sur leur dos. Taillées dans un tronc d'arbre évidé, entourées de paille protectrice, les futures habitations des abeilles sauvages pèsent leur bonne quinzaine de kilos. Autour s'étale la campagne paisible. C'est encore la saison des labours. De loin en loin, des hommes poussent des charrues de bois attelées à deux bœufs. Derrière eux, les femmes sèment les graines de sorgho. La bonne humeur règne, des femmes chantent en rythme tout en sarclant le sol. Les insectes bourdonnent. Les oiseaux guetteurs lancent des cris d'alarme à notre approche. Nous suivons le lit de cours d'eau asséchés et sautons des clôtures faites de broussailles et de branches. Nous traversons des campements, semés dans la brousse. Les haies d'épineux sont en fleur. Nous arrivons dans une zone plus boisée, propice à la production de miel, où domine l'acacia. La région en compte quatorze espèces. Par précaution ou signe de virilité, Oïta porte en bandoulière un AK 47. La proximité avec le Parc National du Mago pose un problème de voisinage. Les Banas ont l'habitude d'installer leurs ruches dans le parc mais ces expéditions en brousse s'accompagnent souvent de chasses plus opportunes que planifiées. Mais l'on comprend la disparition rapide de la faune sauvage à partir des années 80 avec l'arrivée des armes automatiques dans la région. Les troupeaux d'éléphants ont été décimés par des braconniers pour leur ivoire et les prédateurs possibles des troupeaux systématiquement poursuivis et chassés.

Oïta indique du doigt une petite vallée où se dresse un énorme acacia au feuillage naissant. L'arbre porte 5 ruches dans ses frondaisons. Sabi prépare déjà l'enfumoir. Il coupe de l'herbe et débite à la machette des petites branches de bois sec. Il en fait un petit fagot auquel il met le feu. Le fagot se consume lentement. Les hommes, habillés de pagne, s'équipent pour faire face aux abeilles. Ils s'enduisent, non sans coquetterie, d'argile ramassée avec une vieillealebasse dans le lit du cours d'eau qui passe à proximité.

Sabi grimpe lestement à l'arbre, choisit le meilleur emplacement, à une quinzaine de mètres du sol, pour installer une ruche vide qu'un essaim d'abeilles sauvages choisira comme demeure. Il lance une corde à Oïta qui y attache la ruche. Sabi la hisse rapidement puis la cale sur une fourche, entre les branches. Il prend soin d'orienter la ruche, l'entrée des abeilles tournée vers l'extérieur, et pour faciliter la récolte de miel se réserve un accès à l'arrière de la ruche. Les Banas utilisent des abeilles sauvages, très agressives, à qui ils offrent un habitat en hauteur, confortable et sécurisant. Les essaims d'abeilles se laissent facilement séduire par cette demeure toute prête et s'y installent. Ici les fléaux qui déciment les abeilles dans les pays développés ne sont pas encore arrivés.





Sabi inspecte rapidement les ruches déjà installées, vérifie si elles sont habitées et décide de récolter le miel d'une ruche qui semble prometteuse. Il se tient derrière la ruche et souffle sur son enfumoir pour mieux en diriger la fumée. Il descelle au couteau le fond de la ruche. Puis il découpe les rayons gorgés de miel et les glisse dans unealebasse accrochée à son bras.



Les gestes sont rapides et précis, les abeilles attaquent. Sabi enfume à nouveau, referme la ruche et descend prestement de l'arbre. Les abeilles en colère vrombissent. Nous fuyons. Hilares, malgré quelques piqûres, c'est à l'abri, à une distance respectable, que nous dégustons des larves d'abeilles, appelées « lait d'abeilles ».

Oïta m'explique que les Banas récoltent souvent le miel en plein jour contrairement aux autres tribus de la vallée qui préfèrent le faire la nuit pour éviter les piqûres. Il dit choisir le bon moment, quand la colonie est en plein travail et qu'il y a moins d'abeilles à l'intérieur. L'apiculture des tribus de l'Omo bénéficie d'une nature dynamique, d'une abeille en pleine santé et d'une agriculture pas encore dépendante des intrants d'origine pétrolière - engrais, pesticides et herbicides... Pourtant, pour les anciens, avec le passage des Banas à une vie agricole, la croissance démographique, la déforestation pour de nouvelles terres arables font que des zones entières ne sont plus propices aux abeilles.



La nouvelle de la présence d'un Blanc s'est propagée. Un homme du campement voisin vient nous proposer de faire halte chez lui pour déguster un chevreau. Halte salutaire avant de repartir pour aller récolter de nuit les ruches d'Oïta. Moment où les nouvelles s'échangent entre clans, familles.

Et d'ailleurs un messager arrive. Il annonce que le rite d'initiation du jeune Aïké, neveu d'un chef Bana, aura lieu à 20 kilomètres au sud, chez un parent d'Oïta.

La cérémonie du saut de vaches est très répandue dans la vallée et pratiquée par les ethnies cousines Karo, Hamer et Bana. Elle s'accompagne d'un rite étrange lors duquel les femmes proches du novice sont fouettées.



Trois jours plus tard, les amis, membres de la famille élargie, alliés, arrivent durant l'après-midi. Adeno GARCHO, le chef du village de Bori, reçoit les visiteurs. Adeno GARCHO est un roi, il n'a jamais touché la terre ni une vache pour travailler. Ses sujets pensent que, s'il se souillait ainsi, la pluie arrêterait de tomber sur leurs terres. La bière de sorgho coule à flots.

Les jeunes filles dansent ensemble par groupes d'âge en scandant des chants aux sons des trompes et des sifflets. Les familles amies amènent chacune bières, alcool, chèvres et miel pour contribuer à la fête qui réunit des centaines de personnes. Aïké KOTSA a 16 ans. Aujourd'hui, il recevra son nom d'adulte. Sous des abris recouverts de feuillages, les chokolés et les mazas attendent assis en dégustant lait caillé et café. Les chokolés et les mazas ont été initiés, ils ont déjà sauté les taureaux. Ils viennent des villages environnants. Les jeunes adultes sont chokolés juste après l'initiation puis deviennent mazas jusqu'à leurs fiançailles. Les mazas fouettent les jeunes femmes de la famille de l'initié. C'est un jeu de séduction, les femmes viennent chercher les garçons pour être fouettées, provocations physiques et verbales incitent ces jeunes hommes à plus de vigueur. Ce jeu étrange où amour rime avec souffrance se déroule pendant une heure. Certaines femmes montrent des plaies. Par la suite elles seront fières d'exhiber leurs cicatrices synonymes d'amour pour leurs proches, leurs frères et par extension leur mari.

« Regarde comme je t'aime, comme je suis prête à souffrir pour toi ! »

Après cette danse sanglante, les mazas se dirigent au pas de course vers le bosquet où une porte initiatique est symbolisée par une arche de rameaux. Une ruche est fixée près de la porte. Indispensable à l'initiation, elle recevra les offrandes des mazas pour Aïké. Les mazas se regroupent autour de la porte et d'Aïké, empêchant ainsi les indiscrets... la suite reste secrète. Puis Aïké est congratulé. Des offrandes - des bracelets et un bandeau de perles, accompagnés de lait, de miel - sont placées dans la ruche qui reçoit aussi un bâton boko en forme de phallus. Un moyen pour attirer à Aïké, fortune, prospérité et bonheur pour sa vie d'homme. L'excitation est à son comble, les femmes chantent et dansent. L'on commence à rassembler les vaches dans l'effervescence générale. Les mazas s'élancent pour trier les bêtes, les calmer et les agrippent fermement par les cornes et la queue pour créer une rangée d'une vingtaine de bêtes.

Aïké devra passer quatre fois la rangée de bêtes en sautant d'échine en échine, tout en essayant de garder l'équilibre pour prouver son courage. Il s'élance en courant, nu, son pied prend appui sur un veau puis il se dresse dans les airs. Chacun retient son souffle. Ses pieds ne faiblissent pas, sa course folle continue. Pour montrer son rang, il effectue des demi-tours agiles, félins, sous les acclamations

et les encouragements des femmes. Il chute soudain entre deux bêtes mal retenues mais n'en a que faire, sa détermination a gagné tous les cœurs et cette erreur n'est pas la sienne. Il remonte fièrement et recommence sa course suspendue et termine enfin son quatrième passage et s'effondre.



Les mazas l'entourent, le congratulent, couvrent sa nudité d'un pagne. Le sourire est sur toutes lèvres, sa famille est en joie et Anoumba de son nouveau nom d'homme est salué par le chant des femmes.

Les mazas relâchent les bêtes et, entourés par la foule, ils entament une danse de bénédiction en l'honneur d'Anoumba, neveu du roi Adeno GARCHO. La nuit tombe, la foule se disperse vers le campement où chauffe de l'eau pour allonger la bière de sorgho. Des chèvres sont mises à rôtir pour les nombreux invités et les chants et les danses continuent tard dans la nuit pour les mazas et les jeunes femmes en quête d'amour. Je repars avec Oïta en 4x4 pétaradant. Nous nous rendons au marché de Key Afer, d'où l'on domine la vallée du rift. Les hommes comme les bêtes sont pomponnés. Les oreilles des vaches sont taillées pour les rendre belles et des motifs géométriques peuvent être dessinés au rasoir sur leurs flancs. La fortune et le rang social d'un homme s'évalue traditionnellement à son cheptel et aussi désormais aux vêtements en tissu. Autrefois les femmes, nues jusqu'à la taille, se couvraient les hanches d'une peau de vache incrustée de verroterie colorée. Maintenant elles portent des soutiens-gorge ou des t-shirts made in China. Les hommes arborent des vestes multi-poches, des boucles d'oreilles et des colliers de perles. Ils vendent le mélange de miel et de cire qu'ils ont récolté aux commerçants amhariques qui transforment le miel en hydromel, le teji en ajoutant de l'eau sur le mélange. Ensuite, les hommes Banas dépensent leur argent dans les bars à teji, où ils se pressent par centaines. L'hydromel boisson nationale, bien que peu alcoolisé, apporte une ivresse rapide et agréable.

Les ruches traditionnelles, récoltées à la flamme et à la fumée, produisent seulement 3 à 5 kg par an et ne permettent pas de séparer le miel de la cire. Ce mélange, miel/cire est vendu au

marché pour 24 à 35 birrs, soit 1 à 1,30 euro le kilo selon les saisons. Lors de la fabrication de l'hydromel, la cire est récupérée. Avec dix millions de ruches, l'Éthiopie est le quatrième exportateur de cire sur le marché mondial et le neuvième pour le miel. Le miel éthiopien a été certifié par l'Union Européenne en 2008.

Le futur de la vallée de l'Omo est déjà décidé. Un plan de cinq ans prévoit la création de 300 000 hectares de plantation de canne à sucre, de deux canaux pour apporter l'eau aux champs et de cinq usines de traitement. L'Omo sera entièrement régulé avec un troisième barrage en construction sur son cours. Sans zone tampon, les Parcs Nationaux de l'Omo et du Mago sont voués à disparaître ainsi que toutes les populations pastorales traditionnelles. Les routes d'accès à ces chantiers sont déjà en construction. L'une traverse le parc du Mago, l'autre, la route vers le Sud, sera celle de l'énergie qui donnera accès au pétrole soudanais. Le pays veut suivre le modèle de développement du Brésil et de l'Inde et asseoir sa croissance sur l'agriculture intensive. Le barrage sur le Nil bleu - qui n'a pas reçu le soutien de l'Union Européenne pour son financement et qui sera certainement, dans le futur, une source de conflit avec le voisin égyptien - fait l'objet d'un matraquage médiatique incessant pour lever auprès du peuple les fonds nécessaires à sa construction. Pourtant on ne peut blâmer ce désir de développement. Les coupures électriques sont régulières, même à Addis-Abeba... Sabi vient d'acheter un téléphone portable au marché. ●

Photos © Éric TOURNERET

